Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 46 (1908)

Heft: 30

Artikel: Choix d'une vocation

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-205223

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1er étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),

E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent. Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LES « SALUTS » DE Mme PINCLET

E dirai tout d'abord que Mme Pinclet est l'honorable épouse de ce M. Pinclet, dont je vous ai parlé il y a quelques mois. Vous wus en doutiez? Tant mieux. Votre attente insi n'a point été décue et j'en suis on ne peut plus satisfait. Mme Pinclet est d'origine anglaise, mais son éducation s'est parachevée à Lausanne où M. Pinclet fit sa connaissance il y a quelque trente ans, alors que cette jeune fille était en pension dans la dite ville. Le mariage subséquent et conséquent à cette rencontre fut la joie des deux familles, *miss* ayant quelques mille livres de rente et M. Pinclet à peu près autant. L'association des capitaux fructifia. Aujourd'hui Mme Pinclet occupe dans la société une place très en vue et, comme son mari, elle en a profité pour adopter en matière de salutations un petit code éminemment pratique et distingué.

*

M^{me} Pinclet se base, en général, sur la valeur morale et sociale des personnes rencontrées. Ille ne se soucie guère de ce qu'elles « valent » a point de vue argent — c'est affaire à ces messieurs — mais elle est méticuleuse en ce qui oncerne la vie privée et les origines de ses sonnaissances.

En général, et pour les dames qui lui demeuent étrangères, malgré une présentation préable et quelques banalités échangées dans le monde mondanisant, M^{me} Pinclet salue d'un petit mouvement de tête raide, automatique, un mouvement de tête britannique. Elle n'accompagne ce signe d'aucun sourire, à moins qu'elle de réponde au salut respectueux d'une jeune llle. M^{me} Pinclet sait mettre dans cette politesse me nuance significative: « Jusqu'à plus ample informé, madame, restons sur nos positions ». C'est un salut parcimonieux.

Au degré suivant sur l'échelle graduée de ses mabilités, Mme Pinclet a placé l'inclinaison de te moins saccadée, avec un regard favorable, ais bref. Ce n'est point encore là le salut d'éal à égal, ni familier, mais il marque pour la tersonne ainsi ignorée, un « soupçon » d'estime. I diminue un peu les distances, sans cependant diminue un peu les distances, sans cependant encourager à un abord ou à une visite. C'est correct, rien de plus. Et Mme Pinclet réserve ce salut, ni chair, ni poisson, aux femmes de quellues petits banquiers, aux filles de négociants, aux petites bourgeoises... A celles, en un mot, de l'on ne peut dédaigner, mais avec lesquels une familiarité plus grande serait inopporte

Les femmes des confrères — bien cotés en fince — de M. Pinclet, ont droit évidemment
une considération plus marquée, le sourire
largit — Mme Pinclet a un râtelier qui lui peret d'ouvrir la bouche sans craindre de désoliger personne, — la nuque s'humanise, la rétrence est plus gracieuse, plus lente, aussi.
faut placer au même rang les personnes hautacées que Mme Pinclet connaît à peine, mais
u'elle affecte de connaître mieux, une nuance

très fine de respect voile alors la familiarité du salut.

Enfin - je passe quelques degrés intermédiaires dont les singularités se bornent à de minutieuses questions de durée, de sourire, de grâce qu'on remarque aisément, mais dont la description est impossible dis-je, Mme Pinclet possède quelques amies, anciennes camarades de pensionnat, pour lesquelles elle conserve une certaine amabilité. Je ne parle pas des amies aristocratiques, qu'elle n'aurait garde d'oublier, mais des plus modes-tes envers lesquelles M^{me} Pinclet manifeste une agréable condescendance, un intérêt protecteur dont elles sentent toutes le prix et qui les touche infiniment, à ce que croit Mme Pinclet. D'ailleurs, elle s'excuse de cette faiblesse, et elle l'explique : des souvenirs d'enfance, une vie commune autrefois, des personnes respectables, quoique peu forfunées, etc., etc. Inutile d'ajouter que M^{me} Pinclet n'invite pas à ses five o' clock ces « souvenirs d'enfance », à moins qu'un talent quelconque, musical, par exemple, ne légitime la présence et n'embellisse la réunion. Les saluts de Mme Pinclet, pour ces personnes, tombent de haut et s'évanouissent en tombant comme les bulles de savon de nos gosses.

Mme Pinclet ne salue jamais des fournisseurs, et cette abstention lui est facile, car elle feint de les ignorer. Sa démarche est si majestueuse, sa tête si roide, son regard si indifférent — toujours fixé à quinze pas en avant, comme celui des recrues — que les petites gens n'osent interrompre une telle dignité par un coup de chapeau, même bien humble. En revanche, et à l'imitation de son auguste époux, elle salue les bonnes de ses amies :

— Bonjour, Bertha; bonjour, Louise; bonjour, Julie.

Mais comme ces filles accompagnent en général leurs maîtresses, ou promènent des bébés auxquels M^{me} Pinclet fait risette, ces « bonjours » se perdent dans les banalités courantes et ne la gênent en rien.

LE GRINCHEUX.

Au restaurant. — Après s'être consciencieusement escrimé sur un morceau de viande plus résistant que le marbre, un client appelle le garcon:

— Dites-moi, votre bifsteck, c'est du vulgaire cuir.

— Pour le prix, M'sieu ne prétend pas qu'on lui serve du cuir de Russie.

Choix d'une vocation. — Un père de famille avait un fils en âge de choisir une vocation.

Afin d'être fixé sur les penchants de son héritier, le père l'enferma dans une chambre, avec une bible, une pomme et un louis.

S'il retrouvait le jeune homme lisant la bible, il en ferait un pasteur; s'il mangeait la pomme, il le vouerait à l'agriculture; si son attention s'était fixée sur le louis d'or, c'est à la banque qu'il le destinerait.

Quand il revint, il trouva son fils assis sur la

bible, mangeant la pomme et ayant mis le louis dans sa poche.

Alors, sans hésitation, le père lança le jeune homme dans la politique.

AU COURANT DE LA PLUME

Le comte Fédor Golowkin, de l'illustre maison russe des comtes Golowkin, que l'impératrice Catherine, admiratrice de sa grâce et de ses talents, avait marqué de faveurs toutes particulières, se fixa dans ses dernières années à Lausanne, où il mourut, on le sait, en 1823.

Il est l'auteur de plusieurs écrits fort remarquables, entre autres d'un volume: « Lettres diverses recueillies en Suisse », qui sont pour nous des plus intéressantes.

Durant son séjour dans le canton de Vaud, où il se plaisait beaucoup, il fut en relations étroites avec plusieurs d'entre les familles et les hommes les plus

marquants de notre pays, à cette époque. Au nombre de ses correspondants était M. Nicolas Châtelain, beau-frère de M^{me} Eynard-Châtelain, et qui habita Vevey, puis Rolle, dont il reçut la bour-

geoisie d'honneur. C'était un esprit très cultivé, très ouvert, et animé d'un chaud libéralisme. Le comte Golowkin et M. Châtelain entretinrent une correspondance suivie. Voici quelques extraits

une correspondance suivie. Voici quelques extraits des lettres du comte, qui témoignent bien de l'originalité de son esprit.

Petites et grandes villes.

Dans une lettre écrite de Paris, le 22 février 1809 :

« ... On est à Lausanne un peu plus gai qu'à Rolle, mais la nuance me paraît bien faible, et à quelques scandales près, à quelques médisances qui en sont la suite nécessaire, je ne sais trop de quelle côté faire pencher la balance. "

» Le malheur, ou pour mieux dire, l'inconvénient des petites villes gît dans le manque d'objets de réflexion et de sujets de conversation.

» Il y a telle personne à Paris qui voit moins de monde qu'elle n'en verrait à Vevey, mais que de choses à discuter et quelles semences les événements jettent sans cesse dans le discours. Voilà proprement le grand charme des grandes villes et des capitales.

» Un grand homme, une cour, les intérêts qui la partagent, les spectacles, les lettres, les arts, les crimes, même, qui, pour percer, ont besoin d'une sorte d'intérêt, tout cela maintient l'esprit dans son activité, donne du mouvement aux pensées et des fleurs à la conversation. Un bon mot, une pensée heureuse vous met en rapport avec le public, et la grande parure de l'esprit vous fait connaître, comme les belles toilettes font distinguer une femme... »

Bourgeois de l'univers.

Lettre écrite de Lausanne, le 9 juillet 1813:

« Vous voulez savoir pourquoi je ne me suis pas fait naturaliser en Suisse, dans ce canton de Vaud que je me fais gloire d'aimer. Mon amitié pour vous justifie votre curiosité et même l'autorise

» Vous m'assurez qu'on serait bien aise de faire une si précieuse acquisition: plus tard je